

GUY LE GAUFÉY

L'UNIVERSALITÉ DE LA FONCTION PHALLIQUE

L'expression « fonction phallique » apparaît dans l'enseignement de Jacques Lacan dès les premiers séminaires, mais avec de tout autres sens que celui qu'elle a pris avec les formules de la sexualité. De 1953 à 1969, on la voit se manifester à peine une vingtaine de fois ; ici, c'est dans une quasi confusion avec la « phase phallique » de Freud ; là (mais nous voilà déjà dans le séminaire *L'identification*), elle se situe dans un lien plus ou moins tendu avec le désir différencié de la demande ; mais ce n'est qu'avec le séminaire *L'angoisse* qu'elle prend un sens plus original, dans une sorte d'« homologie » avec l'activité orale :

[...] l'existence de cet organe énigmatique [...] qu'est la langue, nous permet également de faire intervenir à ce niveau ce quelque chose qui, dans les sous-jacences de notre analyse, est là pour nourrir l'homologie avec la fonction phallique et sa dissymétrie singulière, celle sur laquelle nous allons revenir à l'instant, c'est à savoir que la langue joue à la fois dans la succion ce rôle essentiel de fonctionner par ce qu'on peut appeler aspiration, soutien d'un vide, dont c'est essentiellement la puissance d'appel qui permet à la fonction [de succion] d'être effective, et d'autre part, d'être ce quelque chose qui peut nous donner l'image de la sortie de ce plus intime, de ce secret de la succion, de nous donner, sous une première forme, ce quelque chose qui restera – je vous l'ai marqué – à l'état de fantasme, au fond, tout ce que nous pouvons articuler autour de la fonction phallique, à savoir le retournement du gant, la possibilité d'une éversion de ce qui est au plus profond du secret de l'intérieur¹.

Voici donc cette fonction dotée d'une particularité topologique remarquable : du fait d'une « dissymétrie singulière », elle est appelée à porter vers sa manifestation la plus visible « ce qui est au plus profond du secret de l'intérieur », quand dans le même temps elle est, vis-à-vis de l'extérieur, « aspiration, soutien d'un vide ». Propriétés d'apparences contradictoires, mais qui sont bien celles de la langue pour autant que ce mot, en son ambiguïté foncière, désigne ce muscle qui meuble notre cavité buccale, régit nos jouissances gustatives, règle nos modulations phonétiques, et s'avère si bienvenu dans l'amour – tout comme il désigne l'autre langue, celle que l'on parle, celle qui nous lance dans l'aventure subjective et forge la relation aux autres.

La « fonction phallique », dans son acception logique réglée, continue cependant de se faire attendre dans le cours des séminaires. De 1964 à 1968, l'expression se raréfie (trois pauvres mentions en quatre ans), pour faire un retour en force seulement lors de la fabrication des formules dites de la sexualité, au sein desquelles elle trône d'emblée en ayant hérité de la lettre Φ , qui avait antérieurement servi à désigner le phallus symbolique.

¹ J. Lacan, *L'angoisse*, séance du 15 mai 1963. Version courte dans l'édition du Seuil, p. 271-272. Version Roussan, p. 205.

L'expression « phallus symbolique », que l'on rencontre, elle aussi, dès les premiers séminaires, se fait, elle, plus que rare après 1963, remplacée par la seule lettre Φ qui continue de se maintenir dans la fonction éponyme qui ici nous intéresse.

Cette lettre Φ , dans son opposition native au φ , phallus imaginaire, vient pour désigner chez l'être parlant – quelle que soit chez lui la présence ou l'absence d'attribut pénien – cette commune référence à ce qui chez Freud s'annonçait comme unique libido pour les deux sexes. En promouvant ce Φ , Lacan confirme cette donne freudienne en plaçant tous les êtres parlants dans un même registre qui touche tout à la fois au langage et au corps, à la dimension symbolique propre au langage et à cette pièce centrale de la sexualité qu'est le phallus freudien dans l'économie désirante. Ce mouvement s'accroît lorsqu'il rapproche cette lettre Φ du terme religieux de « présence réelle » :

Mais alors que veut dire le Φ ? Est-ce que je le résume à désigner cette place de la présence réelle en tant qu'elle ne peut apparaître que dans les intervalles de ce que couvre le signifiant, que de ces intervalles, si je puis m'exprimer ainsi, c'est de là que la présence réelle menace tout le système signifiant ?²

Cette allusion au mystère de la transsubstantiation vaut qu'on s'y arrête, surtout après le livre remarquable d'Irène Rosier-Catach sur *La parole efficace*³ qui met en valeur la pertinence des réflexions médiévales quant à ce qui pouvait rendre efficaces ou pas les paroles attachées à tout sacrement. Bien avant qu'Austin ne s'intéressât aux performatifs, les plus grands esprits de la chrétienté occidentale se sont penchés sur les conditions qui peuvent faire qu'une série non quelconque de signes fassent acte au point de modifier la condition des sujets qui les profèrent ou les agrément. Au centre de ces sacrements, l'Eucharistie et sa « présence réelle » établissent qu'après la consécration, ce qui était jusque là du pain et du vin se trouvent être désormais le corps et le sang du Christ. Avec ce sacrement, le signe ne se contente plus de signifier, mais soutient le mystère de l'Incarnation et fait qu'il y a du corps. Avec la présence réelle, nous voilà une nouvelle fois de plain pied avec ce chiasme, cette éversion par laquelle le signe devient corps et le corps devient signe, entre magie et religion, non loin des *signatures* à la Paracelse telles que Giorgio Agamben les commente dans son dernier ouvrage⁴. C'est dans ces eaux-là que Lacan tricote son affaire de phallus symbolique et de fonction phallique : tous ces termes visent un point singulier et catastrophique de l'économie symbolique qui noue sexe et langue, et fait s'entrecroiser symbolique et réel d'une façon qui outrepassa la consistance de chacun des ordres ainsi liés en ce *nexus* crucial.

On est cependant encore bien loin d'une « fonction » au sens logique. Le terme même vient de Frege, lequel fait son apparition, au départ discrète⁵, dans les séminaires à partir de 1965 en apportant avec ce mot de « fonction » l'idée d'une entité symbolique présentant un trou, un vide, et qui ne prend de valeur de vérité que si on comble ce trou, ce vide, grâce à un objet qui se spécifie, lui, de ne présenter aucun vide. Il y a un côté succion, bouche béante, langue aspirante dans la fonction fréguenne en attente de son objet. Quoiqu'il en soit, ces perspectives ouvertes par le concept de fonction permettent

² J. Lacan, *Le transfert dans sa disparité subjective...*, édition *stécriture*, séance du 26 avril 1961.

³ Irène Rosier-Catach, *La parole efficace, Signe, rituel, sacré*, Paris, Le Seuil, coll. Des Travaux, 2004.

⁴ G. Agamben, *Signatura rerum, Sur la méthode*, Paris, Vrin, 2008.

⁵ Frege ne sera traduit en français par Claude Imbert (*Écrits philosophiques*, puis *Les fondements de l'arithmétique*) qu'en 1971, mais il semble que Lacan ait eu accès plus tôt à certains de ces textes, publiés en allemand depuis longtemps. À partir de 1971, donc dans les séminaires... ou pire et *Le savoir de l'analyste*, Frege devient par contre une référence constante.

à Lacan de passer du substantif « phallus » à la « fonction phallique ». On en tiendra, sinon pour preuve, du moins pour indice le fait que le terme « phallus » connaît, du point de vue statistique, un véritable effondrement dans le cours des séminaires : alors que les dix premières années le voient apparaître près de 1 500 fois, dans les dix années qui suivent c'est à peine s'il se montre 200 fois, et pour les dernières années, où les séances s'espacent et où Lacan se montre moins disert il est vrai, on n'en compte plus que neuf timides apparitions. En tant que substantif, il présentait en effet l'inconvénient de renvoyer imaginairement à un objet toujours censé répondre aux questions : qu'est-ce que c'est ? Où c'est ? De quoi c'est fait ? Ça se casse ? etc. Le mot frégéen de « fonction » permet désormais de dissoudre cet encombrant substantif dans un adjectif qui n'appelle plus aux mêmes questions embarrassantes sur la localisation et les propriétés d'un tel être. Avec cette quasi disparition du substantif « phallus », la voie est maintenant ouverte pour la « fonction phallique », entendue désormais au sens frégéen du terme, pourvue d'un argument (x) et passible d'une quantification qui autorise à s'en servir pour définir les universelles et particulières affirmatives et négatives au sein du carré logique qui ordonne ces quatre propositions.

Cette soudaine promotion logique n'apporte pas pour autant toute la lumière qu'on pourrait souhaiter quant au sens de cette fonction, sens dont on en chercherait en vain une définition inaugurale. Tout au contraire, plus Lacan l'emploie pour décrire le fonctionnement de ses formules, et plus le lecteur est dans le noir concernant le sens à donner à une telle fonction. De temps en temps, un avis tombe, comme ce 12 janvier 1972 : « la fonction phallique est proprement ce qui obture le rapport sexuel ». Ah bon ? Dans le cours de la même séance, il ajoute :

Et ce n'est pas parce que j'ai dit que la jouissance sexuelle est le pivot de toute jouissance que j'ai pour autant suffisamment défini ce qu'il en est de la fonction phallique. Provisoirement, admettons que ce soit la même chose.

Et donc : fonction phallique = jouissance ? Plutôt que de se précipiter ici à lire une telle équivalence en donnant trop vite sens à ce terme de « jouissance » tenu pour évident pour qui l'emploie mais obscur pour tous les autres, on s'attardera ici à l'une des difficultés de lecture des formules de la sexualité, qui tient à la valeur que Lacan a donnée aux écritures du côté gauche, dit « homme », en tant que commentaire logicisé du « mythe » du meurtre du père produit par Freud dans *Totem et tabou* (Lacan *dixit*, Freud, quant à lui, considère la chose comme un fait historique, « *Im Anfang war die Tat* »).

La première proposition écrite est l'universelle affirmative, qui énonce : $\forall x. \Phi x$, « tout homme », tout « parlêtre » ($\forall x$) vérifie (dit « oui » à) la fonction phallique en s'en faisant l'argument : (Φx). Lacan commente cette écriture ainsi (une seule fois) : « tout homme est serf de la fonction phallique ». Énoncé qui se renforce du sens donné par Lacan lui-même à la particulière affirmative, à cet $\exists x. \Phi x$ lu comme « Il en existe au moins un qui dit non à la fonction phallique », avec pour exemple phare (et unique) le père totémique supposé « jouir de toutes les femmes », y compris donc de sa mère, et par là échapper à l'Œdipe entendu comme loi du genre. Ce père constituerait ainsi l'exception – unique, encore une fois – qui confirmerait la règle, selon l'adage bien connu et logiquement stupide⁶.

⁶ L'expression, il vaut mieux ici le savoir ou s'en souvenir, n'est qu'une abréviation de la formule juridique : « L'exception confirme la règle pour les cas non exceptés », par où le législateur entend signifier qu'en

Ces affirmations, et bien d'autres issues des séminaires de ces années-là, constituent un embrouillamini dont il est difficile de se défaire dans la mesure où elles semblent apporter un ordre logique rigoureux à la construction freudienne plus « inspirée » de *Totem et tabou*, laquelle offre en retour un sens prêt-à-porter pour des écritures qu'on préfère en général ne pas lire dans leur ordonnancement interne, se contentant dès lors du commentaire autorisé de Lacan à leur propos. Il n'y a qu'un hic à cela, mais il est de taille : la particulière affirmative est une particulière, et non une singulière. Elle affirme quelque chose – en l'occurrence « dire non à la fonction phallique », « $\overline{\Phi x}$ » – comme étant le fait, non pas d'un seul, mais de « quelques-uns ». « $\exists x$ » ne signifie pas en effet « Il y en a un et un seul qui... », mais « Il y en a des qui... ». Lacan l'oublie si peu dans sa lecture appliquée des formules qu'il l'appelle l'« homoinzun », laissant entendre que s'il n'y en a jamais zéro à cet endroit, s'il y en a « au moins un », il n'est jamais exclu qu'il y en ait plusieurs. La question qui n'est pas réglée pas ce seul quantificateur existentiel $\exists x$, c'est de savoir si ce « il existe des x tels que » peut aller jusqu'au « tous » de l'universelle affirmative dont il ne serait qu'une instanciation « particulière » (c'est le sens de la particulière dite « minimale » par J. Brunschwig), ou s'il connaît un maximum avant d'atteindre ce tous, s'il s'arrête à un « pas tous », moyennant quoi on parlera à son propos de particulière « maximale⁷ ».

Or le père de la horde freudienne, celui que Lacan dit jouir de « toutes les femmes », on n'en connaît pas « quelques-uns » ou « au-moins-un » par horde, mais bien un et un seul. Si un concurrent se pointe, il y aura lutte à mort et il n'en restera qu'un et un seul en fonction. Nous ne sommes pas avec lui dans le cas d'une particulière affirmative, quoiqu'en dise Lacan, mais dans celui d'une singulière affirmative, soit d'une fonction qui, en logique, ne pose pas de la même façon qu'une particulière la question de l'existence de l'élément dont elle parle⁸. Pour comprendre cette satanée fonction phallique, il vaut donc mieux se passer de l'appui que Lacan offrait à son auditoire d'alors avec sa version de *Totem et tabou*, et s'écarter de cette vulgate freudienne du meurtre du père en tant qu'exception unique à la série humaine – argument qui prend trop vite sens dans nos cultures monothéistes –, pour nous aventurer à la fois vers ce que Freud a voulu faire avec ce terme de « castration » et la façon dont Lacan l'a reçu.

Nous affirmons, écrit Freud, que l'organisation génitale phallique périt (*zugrunde gehen*) avec [la] menace de castration (*kastrationsdrohung*)⁹.

Or il avait déjà averti ses lecteurs du fait que la menace à elle seule ne suffit en rien. Pour la rendre *efficace* (problème phallique s'il en est !), pour que l'enfant y accorde sa créance, un ton de voix menaçant ne suffit pas. Quel est donc ce mouvement, subjectif entre tous, où l'on accorde son assentiment à une menace, où l'on y « croit » ? La vue des organes génitaux féminins, voire maternels, n'y suffit pas non plus : le petit

dehors des exceptions qu'il a lui-même prévues pour la loi qu'il promulgue, il n'en sera accepté aucune autre. On est loin du sens véhiculé par l'emploi de la formule « raccourcie » qui sous-entend que la règle ne saurait régner partout et pour tous, qu'il y en a toujours un pour ne pas jouer les moutons, etc. Le sens moral, même revêtu d'oripeaux logiciens, ne doit pas faire illusion ici – si du moins l'on veut bien ne pas confondre logique et sagesse.

⁷ Développement de ce point dans Guy Le Gaufey, *Le pastout de Lacan, consistance logique, conséquences cliniques*, Paris, Epel, 2006, p. 77-83.

⁸ Au point que la logique moderne a cherché à éliminer ces propositions singulières grâce aux procédés d'écriture que lui permettaient les quantificateurs.

⁹ S. Freud, « La disparition du complexe d'Édipe », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 119. Allemand : *Studienausgabe V*, p. 247. « *zugrunde gehen* » : se perdre, se ruiner, faire naufrage, périr.

garçon, tout de même inquiet, s'en tire alors en considérant que « ça va grandir », ou qu'« elle a été punie », ou n'importe quel autre argument qui rendra sauve l'universelle affirmative portant au moins sur le monde animal, et telle que le petit Hans l'a un jour énoncée : « Un chien et un cheval ont un fait-pipi ; une table et une chaise n'en ont pas¹⁰ ».

Quant à la petite fille¹¹, comment Freud s'y prend-il pour la faire entrer dans la phase phallique et la castration qui invinciblement s'y rattache ?

L'enfant ne comprend pas, écrit-il, que son manque actuel de pénis est un caractère sexuel, mais elle l'explique par l'hypothèse (*die Annahme*) qu'elle a possédé autre fois un membre tout aussi grand, et qu'elle l'a perdu par castration (*durch Kastration verloren hat*).

Voilà une construction fort sophistiquée, qu'il paraît bien délicat d'universaliser, mais on ne s'arrêtera pas ici à des considérations sociologiques dans la mesure où il s'agit d'établir l'universalité de la phase phallique considérée comme étant « de départ » chez chacun, fille ou garçon, pour autant que *tous* sont soumis à la castration, soit qu'elle ait déjà eu lieu (fille), soit qu'elle se profile à l'horizon (garçon). Il y a donc chez Freud lui-même une implication réciproque (autant dire une équivalence) entre phase phallique et castration puisque la seconde s'impose comme mode soit de sortie soit d'entrée obligée de la première, ce que Lacan reprend à son compte dans l'écriture d'une universelle $\forall x.\Phi x$ dans laquelle s'affirme et l'unicité de la phase phallique et son lien obligé à la castration, selon des modes que seules spécifieront les particulières affirmative et négative.

Pour ce qu'il en serait de la conviction touchant à la castration, écartons d'abord l'idée d'un constat empirique, même répété. Seul un *événement de pensée* peut en venir à établir l'universalité de la phase phallique, puisque celle-ci est basée sur une induction qui permet de passer de l'observation, elle empirique, selon laquelle « quelques-uns ($n_0 + n_1 + n_2 + \dots + n_n + n_{n+1}$) l'ont » au « tous l'ont » fort peu empirique de l'universelle affirmative. Cette induction, qui est au fondement de l'universelle, ne pourra être suspendue que si se trouve reçu *sur le même mode logique* l'existence d'exceptions qui lui font objection.

Ce sont les particulières qui viennent chez Lacan effectuer ces objections *différenciées* à l'universelle affirmative, certains x se spécifiant d'un $\exists x.\overline{\Phi x}$ qui fonctionne comme un « il y en a au moins un qui échappe à la fonction », tandis que d'autres se trouvent portés vers un $\overline{\forall x}.\Phi x$, soit une acceptation partielle de l'universelle dans la mesure où il s'y dit que « pas-tout » dit oui à cette fonction phallique.

En s'appliquant à cette lecture croisée du déclin du complexe d'Œdipe selon Freud et des formules de la sexualité selon Lacan, autrement dit en refusant la facilité trompeuse d'assimiler le « dire non » à un refus panique de la castration symbolisé par un père totémique qui continue d'être mangé à toutes les sauces, on ne peut pas ne pas noter la parfaite ambiguïté du « dire oui » de l'universelle affirmative. À quoi s'agit-il de « dire oui » ? En quoi la possession universelle du phallus équivaldrait-elle à sa perte, alors dénommée « castration » ? Qui a jamais dit « oui » à une telle opposition de valeurs ? À quelle fonction tout être parlant est-il dit satisfaire à travers cette fonction phallique ?

¹⁰ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1971, p. 96. Allemand : *Studienausgabe VIII*, p. 16.

¹¹ Au sujet de laquelle Freud avoue d'emblée : « Ici notre matériel devient – de façon incompréhensible – plus obscur et plus lacunaire. » S. Freud, *in La vie sexuelle, op. cit.*, p. 121. *Studienausgabe V*, p. 249.

Pour comprendre une telle situation, mieux vaut se tourner vers un autre type d'énoncé universel qui touche lui aussi de plein fouet tout être humain en affirmant : « tout ce qui vit meurt », ce qui implique la mort à venir de qui l'énonce, qui le pense. Sur la base de quelle induction peut survenir pareille conviction ? Car il faut bien le reconnaître : chacun, quitte à repousser cette idée avec la dernière énergie, convient de la vérité de cette universelle ($\forall x. \Phi x$) dont la fonction affirme que chacun de ses éléments (donc le vivant qui la profère) perdra la propriété qui produit son appartenance à l'ensemble servant de base à la fonction.

Avec ce type de proposition qui annonce la ruine de la propriété qu'elle affirme, on n'aura pas de mal à trouver une particulière affirmative du type $\exists x. \overline{\Phi x}$: il suffit d'avoir assisté à une messe d'enterrement de style chrétien pour savoir que Jésus est celui-là, et qu'en cela il a ouvert le chemin pour chacun qui, comme lui, aura perdu sa vie terrestre. De plus, en attendant la résurrection des corps (que Jésus, lui, a connu dès le troisième jour), chacun gardera intacte son âme, prouvant ainsi que « pas tout » du défunt n'aura défunté ($\forall x. \Phi x$). Et par ailleurs, il reste clair qu'il n'y en a pas l'ombre d'un pour échapper à ce sort puisque Jésus lui-même, tout dieu qu'il fut, y a succombé ($\exists x. \overline{\Phi x}$).

La fonction qui répond à ces jeux d'écritures – qu'elle soit phallique ou vitale – doit ainsi receler en son sein une contradiction, à tout le moins posséder un pli interne qui permette un tel déploiement, pli déjà annoncé dans la citation inaugurale selon laquelle la fonction phallique participe de « la possibilité d'une éversion de ce qui est au plus profond du secret de l'intérieur ». Il y a là comme une réminiscence de *l'Au-delà du principe de plaisir* freudien : sous les pavés indéfinis de la pulsion de vie, la plage sans fin de la pulsion de mort. Pas l'un sans l'autre, pas l'autre sans l'un.

Cette pliure interne à la fonction rend compte du lien entre phallus et castration comme elle le fait dans cet exemple entre vie et mort. Ni plus ni moins. De sorte que la fonction phallique, telle que Lacan l'avance avec les formules de la sexuation, contracte dans une seule lettre, – ce grand Φ antérieurement connecté à la présence réelle du dieu dans l'hostie – le principe même de l'articulation signifiante et symbolique : que deux éléments puissent faire un en restant chacun distinct de l'autre. Voilà bien le minimum requis pour passer de la lettre au *sens*, pour passer de deux éléments discrets et fixes à leur liaison qui désigne une direction.

C'est par là que Lacan, commentant une nouvelle (et presque dernière fois) fois cette fonction phallique, à la toute fin *D'un discours qui ne serait pas du semblant*¹², rejoint explicitement Frege. Usant d'un *witz* qui connaît toujours un indéniable succès chez les lacaniens, Lacan soutient que son texte prononcé le 9 mai 1958 en allemand à l'Institut Max Planck de Munich recérait en son titre « *Die Bedeutung des Phallus* » un pléonasma au sens où « *Phallus* » y équivalait à « *Bedeutung* », et réciproquement. Il convient de s'approcher de cette précieuse indication avec quelque précaution.

Car Lacan a accepté que l'on traduisît en français cet article sous le titre « La signification du phallus », tel qu'on le trouve dans les *Écrits*¹³. À première vue, il n'y aurait pas à chercher ombrage à une telle traduction puisque « *Bedeutung* » peut fort bien se traduire à l'occasion par « signification », d'autres fois par « sens », d'autres fois encore par « importance », voire « acception » (quand il s'agit de la *Bedeutung* d'un

¹² J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 169-178.

¹³ J. Lacan, « La signification du phallus », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 685-696. Ce fut apparemment la première et la seule publication de ce texte, aucune publication allemande n'étant indiquée à la fin des *Écrits*.

mot). Pour peu cependant que l'on ait des exigences frégréennes (c'est bien le cas du Lacan qui ici nous intéresse), il importe d'être plus précis.

Le grand article de 1892 intitulé *Über Sinn und Bedeutung* a été traduit par Claude Imbert « Sens et dénotation¹⁴ », de sorte que *Sinn* = *sens* et *Bedeutung* = *dénotation*. La tradition logique française, pour se démarquer tout à la fois de l'anglais « *denotation* » et du fait que « dénotation » est un terme d'abord reçu en linguistique (où il s'oppose à « connotation ») a depuis pris l'habitude de rendre le *Bedeutung* frégréen par « référence¹⁵ ». Ainsi oppose-t-on le plus souvent désormais, non pas *sens* et *dénotation*, mais bien *sens* (ou *signification*) et *référence*. Le phallus est donc désormais à entendre comme un pléonasme au regard de la référence, les deux ambitionnant de pointer un hors symbolique, au sens lacanien du terme. (On voit au passage que Lacan s'est fort écarté du phallus comme signifiant, fût-ce comme signifiant paradoxal.)

Mais qu'est-ce donc que « référence » ? Si la signification, le *Sinn* « étoile du matin » et la signification, le *Sinn* « étoile du soir » sont distinctes, ces significations différentes se révèlent – après enquête scientifique – posséder une *Bedeutung*, une référence commune qui s'appelle aussi « Vénus », mais ce nom n'est pas à lui seul une référence, il n'est encore qu'une autre signification, un autre *Sinn*. Seul l'accord sur cet alignement de plusieurs significations sur un même élément conçu comme n'étant pas, lui, d'ordre littéral désigne ce qu'on appellera une « référence ». Cette référence permet alors de faire s'équivaloir les diverses significations qui l'acceptent comme référent commun, tout en continuant de se distinguer les unes des autres.

Si donc le phallus ainsi promu par la fonction phallique n'est rien d'autre qu'une référence universelle pour tout être parlant, cela implique que quels que soient les éléments produits au long d'une quelconque chaîne symbolique, et pour peu qu'elle soit proférée, ce phallus constituera la référence commune de toutes les occurrences ainsi produites en tant que concaténées.

Un tel niveau d'universalité effraie en ce qu'il dépasse de beaucoup l'ordre des raisons qui veut, depuis Leibniz et son grand principe, que « rien n'est sans raison », et que tout donc tout ce qui est, se trouve, d'une façon ou d'une autre, concaténé à d'autres êtres selon des liens qu'il est permis d'articuler (ou d'espérer articuler) en raison. Avec la promotion lacanienne du phallus comme référence générale, au sens où Marx parlait de l'or comme « équivalent général » dans l'économie capitaliste du XIX^e siècle, toute jaculation mise en rapport avec quelque autre jaculation pointera au passage vers ce référent. Autant dire qu'aucun déploiement symbolique n'est concevable sans ce phallus qui réfère pour toute mise en acte d'un quelconque fragment de chaîne signifiante, mais autant dire aussi que cette promotion du phallus au firmament de la référence générale nous dit tout sur sa fonction, et rien sur ce qu'il est, s'il « est » quoi que ce soit.

Une telle universalité ne manque pas de pertinence pour le psychanalyste dans la mesure où elle rend raison de cette chose bien plus terre à terre, inventée de toutes pièces par Freud, à savoir la règle fondamentale : que n'importe quoi puisse être mis en relation avec n'importe quoi et produire du même pas, non pas tant d'emblée une signification (laissons ça à cette proche cousine qui s'appelle paranoïa), mais cette

¹⁴ Gottlob Frege, « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Le seuil, 1971, traduction Claude Imbert, p. 102-126.

¹⁵ À quoi il faut ajouter le fait qu'en 1947 Carnap, dans son ouvrage fondamental *Meaning and Necessity*, a assimilé la *Bedeutung* frégréenne à l'extension (en tant qu'opposée à l'intension), en y voyant le domaine des objets qui permettent d'interpréter le langage logique choisi, ce qui a renforcé dans le champ lexical français l'équivalence *Bedeutung* = référence.

référence phallique et *le sujet qui lui est appendu*. Car la définition du sujet en tant que représenté par un signifiant pour un autre signifiant se situe elle aussi à ces sommets d'universalité, et une définition aussi universelle du sujet ne pouvait être atteinte que par celui qui s'était donné un référent tout aussi universel.

Reste que cet universel n'intéresse Jacques Lacan que pour autant qu'il trébuche sur l'existence, entièrement dévolue dans son carré logique aux particulières affirmative et négative. Chaque existant, saisi par cet universel qui l'inscrit dans l'être pour autant qu'il parle, trébuche différemment en suivant les apories d'un indépassable binarisme sexuel. Ceci est une autre histoire, qui suppose d'autres développements. Je n'ai cherché ici même qu'à situer la fonction phallique, celle à partir de laquelle peuvent se déployer les formules de la sexuation, en montrant que cette fonction recèle nécessairement, non pas tant une contradiction qu'une sorte de pli interne qui articule deux versants qu'elle distingue en les liant sans rien perdre de son unité. En ce sens, elle est la matrice symbolique qui offre à un corps doté de la capacité de babiller cette nouvelle perspective d'œuvrer désormais en tant que sujet. Dans cette nouvelle aventure, l'attribut pénien qui semblait donner son nom à la fonction n'est plus rien qu'un accident – de taille, assurément ! – mais il lui faudra composer avec les modes d'objecter, de se faire objet de l'universelle qui fonde chaque parlêtre comme sujet particulier, c'est-à-dire : sexué.